



Petit Chaperon rouge

Qui croque qui ?

Les versions du Petit Chaperon rouge telles qu'elles se racontaient dans les sociétés traditionnelles se révèlent bien différentes du conte écrit par Perrault.

Par Paola da Cunha Dessin Lola Lorente

Nous connaissons presque tous le conte du Petit Chaperon rouge dans la forme que lui a donnée Charles Perrault dans *Histoires ou contes du temps passé avec moralités* publié en 1697. Chargée de porter une galette et un petit pot de beurre à sa grand-mère malade, une petite fille rencontre un loup dans le bois. La présence de bûcherons empêche l'animal de la dévorer aussitôt. Il se précipite alors chez la grand-mère qu'il dévore et après avoir endossé les vêtements de celle-ci, il prend sa place dans le lit et finit par manger la petite fille.

Charles Perrault s'est largement inspiré de sources orales populaires. Si l'on doit lui reconnaître le mérite d'avoir donné une forme écrite à des histoires qui circulaient de bouche à oreille depuis bien des siècles et de les avoir fait ainsi entrer dans la littérature dite officielle, le succès que connut sa version eut cependant pour effet négatif de laisser dans l'oubli beaucoup de variantes parfois très différentes.

Dans une étude intitulée «Grands-mères si vous saviez... : *Le Petit Chaperon rouge* dans la tradition orale» [*Les Cahiers de la Littérature orale*, IV, 1978], l'ethnologue Yvonne Verdier a analysé un ensemble de versions du conte recueillies pour la plupart à la fin du XIX^e siècle dans plusieurs provinces françaises. Soulignons ici que si les variantes du conte sont connues sous l'intitulé général de *Petit Chaperon rouge*, seule l'héroïne de Perrault porte cette coiffe bien particulière ce qui témoigne de l'importance prise par la version de l'auteur. Les textes abordés racontent également la rencontre d'un loup et d'une petite fille en chemin vers chez sa grand-mère. Toutefois, deux épisodes

récurrents sont absents de la version de Perrault : le choix du chemin et le cannibalisme.

Le premier épisode se déroule dès le début du récit lorsque la jeune fille qui porte du pain – ou tout autre aliment – à sa grand-mère se trouve nez à nez avec le loup. Celui-ci lui propose de choisir entre un chemin d'aiguilles ou un chemin d'épingles. Ce choix peut s'expliquer par le contexte même dans lequel les contes ont été recueillis, c'est-à-dire dans la société paysanne de la fin du XIX^e siècle. Les accessoires de couture, qui renvoient à un symbolisme sexuel, étaient essentiels dans l'éducation des jeunes filles. Celles-ci étaient envoyées pendant l'hiver de leurs 15 ans chez la couturière afin d'apprendre à coudre et à se parer. Cette étape marquait également leur entrée dans la puberté. Le second motif est celui du cannibalisme dans lequel la jeune fille mange sa grand-mère sans le savoir. Après avoir emprunté l'autre chemin que celui de l'héroïne, le loup arrive chez la grand-mère, la tue, la dépèce, met la viande dans l'arche et le sang dans une bouteille. Le loup prend la place de la grand-mère dans le lit et lorsque l'héroïne arrive, il l'invite à manger la viande et à boire le vin. Dans certains textes, c'est elle-même qui cuisine la chair.

Contrairement à la version de Perrault, la tradition orale offre une fin plus heureuse puisque dans la plupart des versions l'héroïne parvient à s'enfuir. En effet, après avoir mangé, elle est invitée par le loup à le rejoindre dans le lit. Lorsqu'elle comprend qu'il s'agit du loup, elle lui demande à sortir. Il lui attache un fil à la jambe qu'elle-même attache à un arbre une fois dehors pour pouvoir s'enfuir. Poursuivie par le loup, elle arrive au

bord d'une rivière où des femmes lavent des draps. Celles-ci la font traverser en tendant le drap qu'elles lâchent lorsque le loup monte à son tour.

Le conte, tel qu'il était raconté dans les sociétés traditionnelles, se révèle donc bien distinct. Tandis que la version de Perrault constitue un conte de mise en garde destinée aux jeunes filles contre les dangereux séducteurs, celle de la tradition orale française a une fonction initiatique et atteste parfaitement du rôle du conte comme moyen de transmettre les savoirs techniques et les rituels. Dans les sociétés traditionnelles, les contes ne constituaient pas uniquement un divertissement. Ils étaient le moyen de véhiculer les valeurs culturelles, les connaissances et la sagesse, les savoirs et les interdits de celles-ci. Aussi, ces versions illustrent parfaitement ces «transmissions féminines» dont Yvonne Verdier avait fait le centre de ses recherches, en l'occurrence «la passation entre femmes des pouvoirs de séduction et de fertilité».

CONTES D'ENSEIGNEMENT

Les deux épisodes décrits ci-dessus placent la jeune fille face à ses futures fonctions de femme : couture, cuisine et lessive. En plus de l'enseignement de la vie domestique, le conte, dans sa version traditionnelle, **montrerait de façon symbolique le chemin que doivent suivre les jeunes filles pour accomplir leur destinée de femme. Soulignant le rapport conflictuel entre femmes de générations différentes, le conte présente les transformations biologiques qu'elles doivent subir pour se substituer aux vieilles femmes. En effet,**

«GRAND-MÈRES, MÉFIEZ-VOUS DE VOS PETITES-FILLES»

[...] Il est remarquable, par ailleurs, que chaque étape de la conquête des capacités physiologiques du destin féminin soit marquée, dans le conte, par l'acquisition de techniques dont l'apprentissage se fait également par étapes, et surtout dans un certain ordre – le bon ordre –, dans la société : couture pour la puberté, cuisine pour la fonction proprement procréatrice, lessive pour l'heure de la naissance, tous savoirs et techniques qui se trouvent aux mains des femmes dans la société paysanne traditionnelle.

Véritables «biens culturels» qui dans le conte s'opposent aux voies de la «nature» (le loup, lui, dévore à cru), ces savoirs donnent aux femmes vocation de «domestiquer» elles-mêmes ces passages. Cette fonction souligne l'autonomie et le pouvoir des femmes sur leur propre destin. Mais si la tradition orale peut encore se comprendre par rapport à la vie sociale paysanne du début du siècle, approchable par l'ethnographie villageoise aujourd'hui, il reste qu'on doit s'interroger sur la fortune de la version écrite par Perrault. Sans négliger le rôle du loup comme référent constant, on peut en effet légitimement

opposer l'insistance des versions orales de notre conte sur les fonctions féminines, lesquelles renvoient à la grande importance qui leur était accordée dans la société paysanne traditionnelle (soit donc un conte centré sur les relations d'intime transmission entre une petite-fille et sa mère-grand), au conte de Perrault qui, lui, privilégie les relations de séduction entre le loup et la petite fille. Que s'est-il donc passé pour que cette version loup devienne la version «populaire» par excellence, pour que ce conte, construit à la fin du XVII^e siècle, l'ait été soudain dans la perspective d'un avertissement à l'usage des petites filles («Petites

filles, méfiez-vous du loup»), ait maintenu son devenir et se soit propagé partout jusqu'à nos jours ? En revanche, les versions orales, porteuses d'une autre morale («Grand-mères, méfiez-vous de vos petites-filles»), n'ont jamais franchi le cercle des veillées ou la barrière des champs [...]

Yvonne Verdier, *Le Petit Chaperon rouge*.

le langage lié à la couture symbolise aussi bien la menstruation, le pouvoir de séduction des jeunes filles qu'un moyen de défense contre les séducteurs. Le repas cannibale représenterait, quant à lui, le sacrifice de la grand-mère par le loup, de façon à faire acquérir à la jeune fille le pouvoir de procréer.

Pourquoi Perrault a-t-il écarté deux épisodes pourtant essentiels de la tradition orale ? Perrault a publié son recueil alors que les contes de fées connaissaient une mode surprenante dans les salons mondains français. Fatigué des romans précieux trop longs, le public cultivé s'est passionné pour la structure brève et le merveilleux des contes de fées. Perrault fut cependant le seul à utiliser des sources vraiment populaires. Nous savons que Perrault les a remaniées de façon à les adapter au public noble à qui il les destinait en tenant compte de la bienséance. D'après les spécialistes, Perrault aurait rejeté les deux épisodes parce que le premier lui semblait trop puéril et le second trop cruel. Quoiqu'il en soit, nous pouvons nous demander si les versions de la tradition, recueillies dans le contexte même de leur transmission, c'est-à-dire la société paysanne de la fin du XIX^e siècle, pourraient être racontées telles quelles à l'heure actuelle. Pour être comprises, elles devraient sans doute subir ce phénomène d'actualisation qui fait que le conte est adapté au public devant lequel il est raconté. ■

Yvonne Verdier : *Façons de dire, façons de faire.*

La laveuse, la couturière, la cuisinière, «Bibliothèque des sciences humaines», Gallimard, 1979

Coutume et destin. Thomas Hardy et autres essais, préface de Claudine Fabre-Vassas et Daniel Fabre, «Bibliothèque des sciences humaines», Gallimard, 1995

Le Petit Chaperon rouge dans la tradition orale, éd. Allia, mai 2014, 80 p., 6,20€

